

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 59 (1914)
Heft: 7

Artikel: Le combat du 8 septembre 1798, au Nidwald : une étude de la guerre en montagne
Autor: Hintermann
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339626>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

LIX^e Année

N^o 7

Juillet 1914

LE COMBAT DU 8 SEPTEMBRE 1798, AU NIDWALD

Une étude de la guerre en montagne¹.

(Carte 1 : 100 000, fol. XIII.)

La guerre est terrible comme les plaies du ciel, mais elle est bonne, et comme celles-ci elle fait partie de notre destinée.

Wilhelm Tell, de SCHILLER.

AVANT-PROPOS

Mes fonctions d'instructeur d'arrondissement de la 4^e division m'ont mis à même d'étudier les faits d'armes historiques qui ont eu pour théâtre les lieux où je suis appelé, à l'occasion, à diriger des exercices de service en campagne. C'est ainsi que j'ai été amené à m'attacher en première ligne à l'étude des épisodes qui se sont déroulés, au début de septembre 1798, dans les environs de Lucerne entre les Français et les gens du Nidwald, et que j'en ai fait l'objet d'une causerie, au cours de l'hiver 1900, à la Société des officiers de Lucerne. Alors déjà, des camarades me pressèrent de faire imprimer mes notes, vœu auquel je défère aujourd'hui.

Si je pouvais, par là, engager les officiers à se consacrer mieux à l'étude des tâches et de la nature même de la guerre en montagne, j'estimerais avoir répondu à un besoin actuel, car les exercices du temps de paix n'en offrent que trop rarement l'occasion. Et si mes descriptions poussent quelqu'un de mes camarades de l'armée à visiter ces lieux historiques,

¹ Cette étude a paru en premier lieu dans la *Schweizerische Monatschrift für Offiziere aller Waffen*.

ce serait tant mieux : une riche moisson d'exemples tactiques et de magnifiques souvenirs du pays et de ses habitants les en récompenserait.

A côté de ce but, d'ailleurs, je me propose, par un récit concis des faits auquel se joignent un certain nombre de documents, de faire revivre, aux yeux de la génération actuelle, le tableau de ce qui peut arriver dans un pays quand les factions politiques et leurs querelles prennent le pas sur le bien de la patrie tout entière.

Et puisse enfin cet article être un monument commémoratif élevé aux héros de 1798, dont les descendants savent encore aujourd'hui montrer, à l'occasion, par leur adresse au tir, leur endurance et leur force physique et par leur amour de la patrie, qu'ils n'ont pas démerité d'eux.

Notre histoire nationale, à plus d'une de ses pages, relate des événements qui montrent que si nous n'avions rien à envier à nos voisins en bravoure, nous leur avons été à maintes reprises inférieurs en habileté et en dissimulation politiques.

Chacun sait, par exemple, qu'après la conquête du Pays de Vaud et la chute de Soleure, de Berne et de Fribourg, les Français réussirent à paralyser la résistance ultérieure des Confédérés par des assurances pacifiques et des promesses de liberté et d'égalité.

Une nouvelle constitution fit de la Suisse une République une et indivisible, composée de dix-huit cantons de grandeur à peu près égale. Mais ce passage inopiné, ce saut brusque et sans ménagement de la vie cantonale particulariste à une république unique, était trop considérable ! La suppression de certaines formes, d'usages et de coutumes, la promulgation de lois et d'ordonnances nouvelles et inusitées, et surtout la présence importune de troupes françaises, qui se donnaient pour nos amies et protectrices tout en drainant les ressources du pays jusqu'à son complet épuisement, toutes ces causes provoquèrent un profond mécontentement. Les anciens cantons de Schwytz, d'Uri, du Nidwald, de Zoug et de Glaris prirent la décision de résister les armes à la main à l'établissement de la nouvelle Constitution. Et l'on passa à l'offensive !

Une colonne d'environ 3000 hommes, sous les ordres du

colonel glaronnais Paravicini, devait gagner Zurich pour marcher de là sur Aarau, siège du Directoire helvétique.

Un autre détachement, fort de 1000 hommes, commandé par le colonel zougois Andermatt, visait le même objectif en passant par le Freiamt.

Le gros, soit à peu près 3650 combattants, sous Aloïs de Reding, avait à enlever Lucerne et à menacer ensuite, également, Aarau.

L'extrême aile gauche, formée de 1950 hommes environ, sous les ordres du major Hauser, reçut pour mission d'occuper avant tout le Brunig, puis de s'avancer dans l'Oberland bernois dans la direction de Thoune.

Il saute aux yeux que cet éparpillement des forces portait en soi le germe de l'insuccès. En fait, on s'était trompé de but. L'objectif n'était pas plus Zurich que Lucerne, Aarau que Thoune : l'objectif était et devait être l'armée française. Si l'on avait réuni les forces disponibles pour obtenir au plus vite, sur n'importe quel point, un succès décisif, il est bien probable que le mécontentement sourd qui couvait partout, aurait éclaté et que la révolte serait devenue générale. Mais un tel plan eût nécessité — l'histoire militaire de tous les temps en fait foi — des troupes instruites commandées par des chefs habiles et décidés.

Il est à coup sûr très indiqué pour nous, Suisses, de nous remémorer cet exemple : ce que l'on a négligé durant des dizaines d'années de préparer ne peut être improvisé en quelques semaines, ni même en quelques mois.

Il n'y a donc absolument pas lieu de s'étonner de ce que l'offensive de ces cinq cantons, en dépit de quelques succès, se vit très promptement muée en une défensive rivée aux frontières mêmes des cantons.

Les Français procédèrent tout autrement. Ils concentrèrent leurs forces pour en finir tout d'abord avec les plus redoutables de leurs adversaires, les Schwytzois. Le début de mai vit de sanglants combats se livrer à Schindellegi, Rothenthurm, Morgarten, à Saint-Adrian et à Immensee. Les Schwytzois se défendirent héroïquement ; mais ils durent reconnaître, après qu'une colonne ennemie eût franchi l'Etzel, qu'ils ne pouvaient

prolonger leur résistance contre les forces françaises supérieures. Le 4 mai, la Landsgemeinde assemblée à Ibach, accepta la capitulation proposée par le général Schauenbourg : sa condition capitale était la soumission à la Constitution helvétique.

Zoug avait déjà capitulé devant les Français en marche contre lui et fait acte d'adhésion à la nouvelle Constitution. Quant aux autres cantons, ils semblaient aussi disposés à se soumettre ; une révolte des Haut-Valaisans avait été écrasée le 18 mai au combat de la Morge. Mais cette tranquillité de surface n'était qu'une apparence : sous la cendre, le feu couvait toujours, attisé avec zèle par les mécontents, et il ne fallait que l'occasion propice pour lui faire jeter de nouveau sa vive flamme.

Une partie du clergé du Nidwald gardait une profonde défiance à l'égard de certains emprunts faits par la Constitution helvétique à sa sœur française de 1791, que l'Eglise catholique avait condamnée à cause des principes relatifs aux mœurs qu'elle consacrait. D'autre part, la lettre que le ministre français Mengaud avait adressée à l'abbé du cloître d'Engelberg au moment où ce dernier affranchit les gens de sa vallée, n'avait pas contribué à calmer les esprits. Enfin, on avait laissé sans réponse diverses requêtes présentées au commissaire du gouvernement français, tendant à ce que l'on maintînt les anciennes coutumes et la constitution jusque-là en vigueur.

Malgré tout, cependant, le peuple du Nidwald accepta le 13 mai la nouvelle charte, avec quelques réserves, il est vrai, que d'ailleurs le général Schauenbourg déclara admettre, le 16 mai, lorsqu'il reçut les négociateurs nidwaldiens venus à son quartier général de Zurich.

Mais la machine manquait d'huile : des conflits de toutes sortes augmentèrent la mauvaise humeur régnante. Les avertissements donnés par le représentant du gouvernement, par le commissaire épiscopal et par le Directoire helvétique ne furent pas écoutés. En vertu et à teneur de la décision prise par l'Assemblée législative du 12 juillet 1798, tous les gouvernements et tous les citoyens de l'Helvétie devaient prêter le serment civique. Or, le 29 août, la Landsgemeinde, assemblée à Wil, après avoir entendu les paroles emportées du curé

Kaeslin, de Beckenried et du vicaire Lussi, de Stans, repoussa ce qu'elle appelait « un serment civique inadmissible aux yeux de la religion et de l'Eglise » : c'était en fait, refuser obéissance au Directoire helvétique ; c'était déclarer la guerre.

Tous les Nidwaldiens, toutefois, n'étaient pas d'accord avec cette attitude ; mais toute parole de contradiction, de désapprobation ou de doute suffisait à rendre suspect ; aussi beaucoup de notables aisés, hommes de bon sens et d'éducation, durent-ils se résoudre à fuir et à gagner l'Obwald, Engelberg ou Lucerne, souvent au prix de grands dangers et par des chemins très détournés.

On publia alors une interdiction de sortir du pays, et l'on chargea un conseil de guerre d'aviser aux mesures ultérieures ; A sa tête était Remigius Vonbüren, de Stans, et le vicaire Lussi, de Stans également, incarna l'âme de la résistance ecclésiastique¹. Le conseil de guerre assumait sans aucun retard ses fonctions ; il fit sonner le tocsin et parler le canon d'alarme : le même soir encore, la milice et le landsturm étaient rassemblés.

La milice était répartie en dix compagnies. Pour remplacer les gens d'Hergiswil, occupé par les Français, et une centaine de fuyards environ, on compléta les effectifs, passablement réduits, avec des hommes de 20 à 60 ans. Le reste forma trois compagnies, et des treize ainsi groupées, on sortit les meilleurs tireurs et l'on en constitua deux compagnies de carabiniers. Enfin, une « compagnie des jeunes » comprit des jeunes gens de 15 à 20 ans. L'on avait ainsi en tout 16 compagnies, d'une moyenne de 90 hommes, auxquels s'ajoutèrent encore 70 artilleurs. On ne forma pas d'unités tactiques supérieures, par exemple des bataillons, et cette circonstance rendit sensiblement plus ardue un commandement réfléchi de ces troupes, en admettant d'ailleurs qu'un tel commandement se fût trouvé exister au jour du combat.

Chaque compagnie possédait comme cadres, un capitaine,

¹ Le vicaire Lussi assistait aux séances du conseil de guerre, armé d'un pistolet qu'il posait devant lui sur la table. Il préopinait, et personne ne se hasardait à le contredire. Il allait prêchant sans cesse la guerre et exhortant à la vaillance.

deux lieutenants et six sous-officiers. Quelques capitaines commandaient momentanément plus d'une compagnie.

Les compagnies de milices étaient en grande partie armées de carabines à rayures droites, dont huit cents avaient été tirées de l'arsenal et distribuées ; chaque homme reçut de la poudre et des balles. Et pour rendre les projectiles plus meurtriers, on leur laissa leurs alvéoles.

Les artilleurs, placés sous le commandement de Félix Schillinger, avaient à servir une pièce de 5 livres, 6 de 2 livres, 2 coulevrines et quelques arquebuses à croc.

L'ensemble des forces avait à sa tête un pêcheur, Ludwig Fruonz, de Stansstad, lequel avait été auparavant au service de France.

Trois quartiers-maîtres, aidés de nombreux citoyens et de femmes, veillaient aux subsistances. Enfin, deux médecins et un certain nombre de frères furent chargés du service de santé.

Ces troupes ainsi organisées furent amenées à proximité des positions que l'on voulait tenir, et exercées, surtout au tir, autant que cela fut possible les jours suivants : on fabriqua, nuit et jour, des munitions ¹.

Voyons maintenant, avant d'aller plus loin, quelles étaient les directions d'attaque de l'ennemi et sur quels points son apparition était à attendre.

La portion habitée du Nidwald peut être comparée à une croix couchée, à laquelle on accède par une unique route carrossable, et qu'encadrent, au surplus, en partie le lac et en partie de hautes montagnes. Du lac, il était possible d'aborder, soit à Stansstad, soit au pied du Bürgenberg, soit dans la baie de Buochs, et de marcher de là sur le chef-lieu Stans. Une bonne route conduisait, alors déjà, d'Obwald à Stans par le Kernwald ; des passages praticables aux piétons seulement menaient de Kerns à Dallenwil par le col de l'Aecherli, de Melchtal par la Storegg à Grafenort, ou par le Juchli à Engelberg. De l'Oberland bernois, un chemin conduit d'Innertkirchen à Engelberg par le Joch. Enfin l'on aurait pu parvenir aussi de

¹ Le plomb manquant, on fondit des assiettes d'étain et des channes pour couler des balles.

Treib à Beckenried par Seelisberg, d'Isleten à Wolfenschiessen par la Schonegg, ou par le col de Bannalp à Grafenort ; cependant les Nidwaldiens, pour des raisons faciles à deviner, n'avaient pas à craindre de ce côté-là.

Voici la répartition des troupes que prévoyait le *plan de défense* ratifié par le conseil de guerre :

Sur le *front nord*, dans le *secteur Beckenried-Niederdorf-Buochs*, la milice et le landsturm de la contrée, environ 150 hommes, chargés de garder les places de débarquement pour visiter tous les bateaux et les personnes qui se présenteraient ; un poste était détaché à Emmeten, en liaison avec les gens de Seelisberg qui tenaient leur parti, et chargé en outre, dit Businger : de surveiller les espions et autres passants suspects. »

Dans le *secteur Bürgenstock-Stansstad* à l'aile droite, au cap dit Untere Nase, à 20 pieds environ au-dessus du niveau du lac, on avait élevé un bastion pour une pièce de deux ¹, afin de barrer le détroit du lac et d'y empêcher le passage. Quelques artilleurs s'y trouvaient à disposition, et des carabiniers aussi, en tout 21 hommes qui détachaient pendant la journée une garde à Saint-Antoine.

Les places de débarquement du *Bürgenstock* étaient occupées comme suit :

Près de Matt se trouvait un poste de six hommes et, en arrière sur le Mattgrat (entre Matt et St-Jost) un poste de huit hommes.

A Kehrsiten, il y avait une garnison de quarante hommes, dont six artilleurs ; dans le bastion élevé près de la chapelle, et fait de poutres et de terre, se trouvaient une coulevrine d'une livre et demie et deux « Doppelhaken » qui tiraient des boulets d'un quart de livre.

Hüttenort et *Zingel* étaient gardés par huit hommes.

Comme soutien, huit hommes se tenaient près de Tritt ; ils barraient le chemin montant de Kehrsiten et y avaient amassé des pierres, en guise de projectiles.

Sur l'*Hammetschwand*, il y avait un poste d'observation.

¹ D'après d'autres données il y avait dans ce bastion une pièce de trois et quatre Doppelhaken.

A *Stansstad*, au printemps déjà, on avait réparé l'ancienne fortification du rivage.

Un ou deux rangs de palissades, à certains endroits trois rangs, coupaient, du *Bürgenberg* jusqu'à *Acher*, l'accès direct de *Stansstad* ; seuls deux étroits passages étaient restés ouverts, si bien qu'un débarquement de bateaux ennemis était rendu extrêmement difficile. En outre on avait élevé trois bastions, l'un entre le *Bürgenberg* et la vieille tour du *Guet*¹, pour un canon de deux, le second à la place de débarquement pour une pièce de cinq, celle qu'on surnommait le « *Zurihund* » (un trophée conquis à *Cappel*), et au sud dans le marais de *Stansstad* un ouvrage pour un autre canon de deux. On avait encore élevé, à côté de ces bastions, des parapets avec des troncs d'arbres et de la terre. La tour du *Guet* servait à l'observation.

La garnison de *Stansstad* était forte d'environ 200 hommes, dont la compagnie des jeunes, et quarante artilleurs environ.

Franz Würsch, de *Stansstad*, commandait ce point.

A *Acher* se trouvait un poste de six hommes et, près du moulin de *Rotzloch* un autre de huit hommes.

Pour assurer le flanc gauche de *Stansstad*, on avait jeté environ 90 à 100 hommes sur le *Lopperberg* ; environ 70 hommes se tenaient à proximité du *Renggpass* ; les autres étaient répartis sur le *Lopper* moyen et inférieur. On avait renoncé au projet primitif de hisser un canon sur le *Lopperberg*, sans doute à cause de la difficulté du transport.

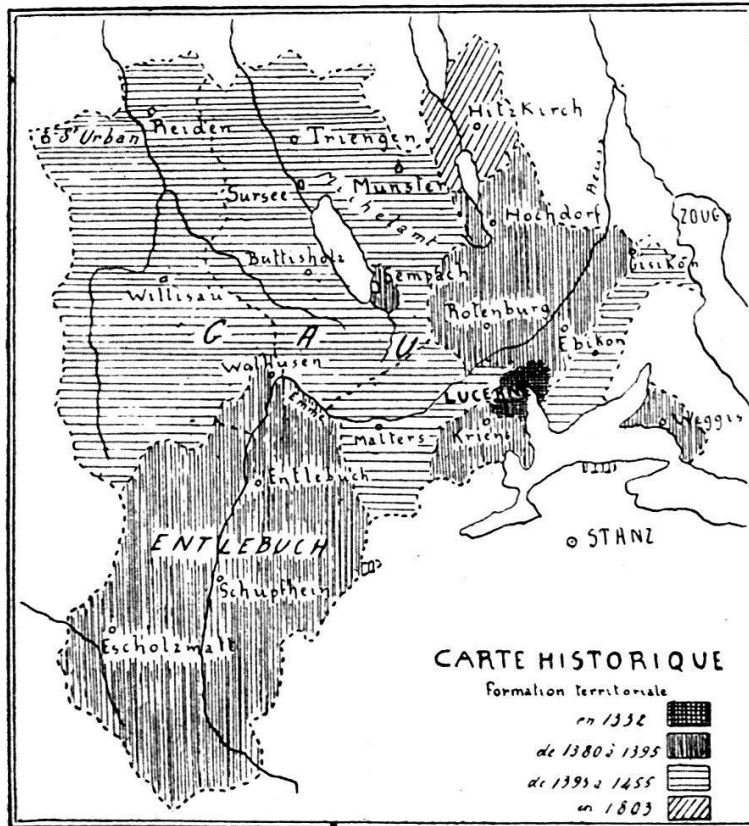
On attendait l'attaque principale de l'ennemi sur le front occidental. Voici les dispositions qu'on y prit :

Sur la hauteur de *Mueterschwand*, poussée vers l'angle que forme en ce lieu la frontière cantonale, se trouvait la compagnie de carabiniers *Dönni*. A sa droite, et faisant front, semble-t-il, vers le sentier qui monte d'*Alpnach*, se tenait la moitié de la compagnie de fusiliers *Schmitter* ; l'autre moitié de cette compagnie restait près de *Rüti*, chargée de faire des abatis d'arbres de *Mueterschwand* jusqu'aux prairies de *Rüti*.

¹ La vieille *Wachtturm*, dont la ruine subsiste encore aujourd'hui, n'a jamais été qu'un poste à signaux. On la construisit dans ce but en 1310. Le pont actuel, près de *Stansstad* n'existait pas en ce temps.

Au fond de la vallée, entre Mueterschwand et le Stanserhorn, il y avait deux compagnies le long du Mehlbach (à l'est de la route, là où le ruisseau forme la frontière). Elles établirent sur une longueur d'environ 300 pas un abatis d'arbres.

En arrière du point où le Mehlbach s'incurve vers le nord, deux autres compagnies se trouvaient à cheval sur la route



Elles se retranchèrent et creusèrent en avant du parapet, en travers de la route, un fossé long de 50 pieds et large de 12, dans lequel le Mehlbach fut dérivé. En arrière, près de la chapelle, on fit un fossé de tirailleurs pour 80 hommes. D'après Gut, c'est vers ces troupes que se serait tenu le commandant en chef.

A environ un kilomètre et demi de là, en arrière, à Rohren, il y avait une autre compagnie comme soutien. Celle-là aussi s'était fortifiée ; elle avait en outre détaché un poste de 40 hommes à Rüttimeatt, une clairière au pied de la paroi ouest du Stanserhorn, vraisemblablement dans le but de couvrir le flanc gauche des subdivisions avancées. Encore plus en arrière,

à Allweg, la clef de la vallée, on avait élevé trois redoutes, munies chacune d'un canon de deux livres. L'une était au-dessus de la ferme Betti ; une autre se trouvait à peu près sur l'emplacement du monument actuel ; quant à la troisième, on en voit encore aujourd'hui des vestiges au-dessus de la métairie Bieli.

Coupant d'un bout à l'autre le Drachenried, un fossé large et profond couvrait la route et pouvait être pris sous le feu d'Allweg. Les eaux du Mehlbach y furent également amenées. Par extraordinaire, cette position étendue et importante n'était au début occupée que par une compagnie et vingt deux artilleurs. Dès le 6 septembre, c'est le capitaine Schmitter qui a dû y commander, tandis que le capitaine Flühler remplaçait ce dernier à Muetscherwand.

Les cols qui conduisent dans la vallée de l'Aa d'Engelberg étaient tenus de la façon suivante : une compagnie avait été dirigée sur le Grossaecherli, sous les ordres de Näpfli, un sous-officier de retour du service étranger¹. Le gros de cette compagnie prit position près d'Holzwang, tandis qu'un petit poste se porta plus au sud sur l'arête d'Arvi, et s'y nicha pour observer de là les divers sentiers débouchant des Alpes voisines.

Cette troupe put cantonner partiellement dans les chalets des environs ; le reste bivouaqua. A Holzwang, on éleva des abris de tir en pierres, et sur l'arête d'Arvi, on accumula des provisions de gros cailloux, comme projectiles.

Des postes de huit à dix hommes environ occupaient les cols de Storegg et du Juchli.

A Trubsee, un détachement de trente hommes protégeait le passage du Joch. Un service actif d'exploration et de rapports semble avoir été entretenu dans cette direction. Voici ce qu'en dit Gut :

« Au début, Rémi Zoller et Franz Odermatt furent envoyés jusque sur le col du Joch ; le jeune Bénédict Niederberger leur avait été adjoint pour porter leurs rapports à Stans. Ces hommes avaient dans l'Oberland bernois des amis sûrs, qui leur faisaient savoir tous les jours ce qu'ils voyaient et apprenaient. »

Chacun de ces postes possédait ses propres porteurs de vi-

¹ A en croire d'autres rapports, c'est un nommé François-Joseph Joller, de Dallenwil, un tireur émérite, qui commandait au Grossaecherli.

vres ; dans plusieurs endroits, ce rôle fut rempli par des femmes et des jeunes filles. Par la suite, chaque poste dut détacher quelques hommes, que l'on rappela et groupa à Stans, pour y former une garde.

Quant aux demandes de secours adressées à Schwytz et à Uri, elles restèrent pour le moment sans réponse.

Un délai avait été imparti aux Nidwaldiens pour opérer leur soumission ; il expirait le 30 août. N'ayant reçu d'eux aucune réponse, le Directoire helvétique décida de leur prolonger encore ce terme jusqu'au 6 septembre ; en même temps, il invita le général Schauenbourg à concentrer ses troupes contre le Nidwald, pour obliger par les armes ce récalcitrant petit peuple à accepter la Constitution helvétique, au cas où il ne donnerait pas suite à cette dernière sommation. Schauenbourg décida d'opérer le blocus du Nidwald, et pour ce faire, il ordonna les mouvements de troupes suivants :

La 14^e demi-brigade¹, sous les ordres du colonel Müller, partit de Lucerne le 31 août et, par Horw, gagna Hergiswil, où deux compagnies occupèrent aussitôt le col de Rengg. Dès le 1^{er} septembre, cette demi-brigade gagna progressivement du terrain et passa le col ; à cette occasion, elle eut à échanger quelques coups de feu avec les Nidwaldiens, sur le Lopper et à Mueterschwand ; puis elle marcha sur Alpnach.

La 76^e demi-brigade se transporta de Zoug à Lucerne, où deux bataillons demeurèrent, tandis que le troisième était poussé jusqu'à Horw.

Deux bataillons de la 44^e demi-brigade étaient cantonnés à Berne. Ils furent relevés par la 18^e demi-brigade, qui arrivait d'Alsace, et gagnèrent aussitôt Thoune, où ils retrouvèrent leur 3^e bataillon. Cette demi-brigade s'accrut encore de deux escadrons du 7^e hussards et d'une batterie. Le 5 septembre, le général Mainoni se mit en marche vers Meiringen à la tête de ce détachement combiné. Comme l'artillerie ne pouvait utiliser le Brunig, elle rebroussa chemin, sous l'escorte des deux esca-

¹ La demi-brigade française avait alors la force de trois bataillons de 600 à 700 hommes.

drons, tandis que l'infanterie se mettait en devoir de franchir ce col. Le 6 septembre, l'un des bataillons, puis, le lendemain, les deux autres arrivaient à Sarnen. Mainoni s'empressa de s'y faire ouvrir l'arsenal et y prit quatre canons avec des munitions. Un détachement d'avant-postes, fort de 72 grenadiers, prit position au Kernwald, où il se heurta aux Nidwaldiens ; tous, sauf huit, furent abattus à coups de fusil par ceux-ci.

La 106^e demi-brigade, venant de Mellingen, détacha un bataillon sur Entlebuch ; les deux autres, groupés sous le commandement du colonel Delpoint avec le bataillon de la 76^e demi-brigade placé à Horw, marchèrent sur Hergiswil. De Lucerne, un autre bataillon de la 76^e demi-brigade fut porté à Horw. A Entlebuch, on forma le détachement suivant : le 3^e bataillon de la 5^e demi-brigade, qui venait de la région de Huttwil, se joignit aux deux bataillons de la 106^e, ainsi que deux escadrons du 7^e hussards. L'objectif de cette colonne était de gagner Sarnen par l'Entlenthal.

Le quartier-général de Schauenbourg était encore à ce moment-là à Lucerne.

Aux 1500 hommes environ que comptaient les Nidwaldiens, on opposait ainsi des troupes sept à huit fois plus nombreuses, rompues au métier de la guerre et accoutumées à la victoire, commandées enfin par des chefs éprouvés. Il y avait notamment sur la ligne Kerns-Sarnen-Kägiswil-Alpnach, huit bataillons, deux escadrons, quatre canons, au total à peu près 7000 hommes et à Hergiswil-Horw, quatre bataillons avec six bouches à feu, soit environ 3500 combattants ¹.

Dans l'intention d'attaquer le Nidwald par le lac également, Schauenbourg s'empara de tous les bateaux sur lesquels il put mettre la main. En outre, il fit construire deux radeaux, qu'il munit chacun d'un canon de huit livres et d'un mortier tirés de l'arsenal de Lucerne. A Hergiswil, l'artillerie, composée de trois pièces légères et de trois pièces lourdes, devait soutenir énergiquement par son feu un débarquement. Le 2 septembre déjà, cette artillerie tira, de Hergiswil et de Kastanienbaum, sur Stansstad et Kehrsiten, surtout d'ailleurs, semble-t-il, dans

¹ Dans l'*Hommage d'un Suisse aux braves d'Unterwald*, ouvrage paru en septembre 1798, l'effectif total des Français est indiqué de 16 000 hommes.

le but d'effrayer les Nidwaldiens, car il n'en résulta aucun dommage, fait bien compréhensible si l'on songe à la faible portée des pièces de ce temps-là.

Le 3 septembre, une subdivision de la 76^e demi-brigade entreprit une reconnaissance vers Kehrsiten, montée sur trois bateaux ; elle y essaya du feu et dut se retirer.

Un parlementaire français, qui s'approcha des lignes nidwaldiennes durant l'après-midi, ne fut pas reçu, car l'on crut avoir affaire à un espion.

Les 4 et 5 septembre, les Français renouvelèrent leurs démonstrations, une fois avec cinq bateaux, l'autre fois avec neuf¹. Le feu des coulevrines de Kehrsiten les empêcha toutefois d'approcher, et un boulet emporta même la proue de l'une des embarcations.

Le 6 septembre était le dernier délai accordé aux Nidwaldiens, mais, à part quelques coups de feu sur le Lopperberg, tout fut calme ce jour-là.

Le 7 septembre, le général Schauenbourg transporta son quartier général de Lucerne à Hergiswil. Il fit bombarder Stansstad et Kehrsiten, mais sans autre résultat que de tuer un homme dans la première de ces deux localités.

Une tentative de débarquement, soutenue par le feu de l'un des deux radeaux, n'aboutit pas davantage cette fois-là.

L'attaque générale était prévue pour le 8, d'accord avec Mainoni, qui avait été investi du commandement de toutes les troupes en Obwald.

De bon matin, l'artillerie d'Hergiswil ouvrit le feu. En même temps, deux flottilles, l'une forte de dix barques, l'autre de huit, et accompagnées chacune par l'un des radeaux, partirent de Kastanienbaum et de Hergiswil. L'on avait vraisemblablement projeté tout d'abord de faire une démonstration vers Kehrsiten. Dès que les Français arrivèrent à bonne portée de leurs armes, les Nidwaldiens ouvrirent le feu. Quelques soldats tombèrent, morts ou blessés, et deux des bateaux furent endommagés. L'un — que l'on appelait la nef d'Alpnach — coula aussitôt, et plusieurs de ceux qui le montaient se noyèrent en tentant de gagner à la nage une autre embarcation. Un pro-

¹ Le rapport d'un témoin oculaire parle, la seconde fois, de sept bateaux.

jectile blessa le chef de cette expédition, et cela détermina les troupes à sortir du rayon d'action des coulevrines de Kehrsiten ; bientôt après arrivait l'ordre de battre en retraite ¹.

Schauenbourg avait en effet reçu de Mainoni, vers 11 heures, un rapport l'informant qu'il ne pourrait pas marcher à l'attaque ce jour-là, parce que la colonne qu'il attendait d'Entlebuch, retardée par des chemins détremés par les pluies, ne l'avait pas encore rejoint.

Ce rapport engagea Schauenbourg à remettre au 9 septembre — un dimanche — l'attaque générale.

Nonobstant ces faits, l'artillerie de Hergiswil continua son feu quelque temps encore. Mais à part cela, et quelques escarmouches entre patrouilles, rien de mémorable ne se passa ce jour-là.

D'après l'auteur de l'histoire particulière d'Unterwald, le conseil de guerre du Nidwald avait adressé un message à ses Confédérés d'Uri, de Schwytz, d'Obwald et de l'Entlibuch, dans lequel il leur faisait part de sa résolution de lutter et leur demandait du secours. Mais les porteurs de cette missive revinrent avec de si peu favorables rapports que quelques-uns même des plus décidés à la résistance, lorsque tonna le canon d'Hergiswil, parurent ne plus être tout à fait conscients de la situation. On prétendit que le vicaire Lussi avait soigneusement mis à l'abri son argent comptant et ses titres et que le chapelain Kaiser s'était éclipsé à la faveur de la nuit.

Par contre, le 29 août, le capucin schwytois Paul Styger promit aux combattants l'appui de l'empereur d'Autriche, et leur annonça le secours de Dieu, de la bienheureuse Vierge Marie et de toute l'armée céleste ; il colporta des prédictions du frère Nicolas, distribua des amulettes contre les coups de feu et contre l'arme blanche et affirma que 2000 hommes accourraient à la rescousse, de Schwytz et de Glaris.

Quoi qu'il en soit, l'assurance et la confiance des Nidwaldiens s'étaient plutôt encore accrues, durant ces premiers jours de

¹ L'auteur de l'histoire particulière du Nidwald place ce combat naval dans l'après-midi du 7 septembre, vers 3 heures. Je suppose qu'il a dû le confondre avec la tentative qui eut lieu ce jour-là.

septembre, du fait des tentatives infructueuses des Français.

Le fait que jusque-là un seul Nidwaldien avait perdu la vie — et encore par sa propre et téméraire imprudence — ne contribuait pas peu, non plus, à cet état d'esprit.

Le 5 septembre, on avait levé le dernier ban du landsturm. Le 7, 27 hommes de Seelisberg arrivèrent, portant le drapeau d'Uri, le 8, 212 Schwytzois, conduits par un maître charpentier, Imlin de Schwytz, réussirent à désarmer la troupe à qui était confiée la garde du lac à Brunnen, et à traverser sur Beckenried avec la vieille bannière schwytzoise. A 4 heures du matin, ils arrivèrent à Stans, où ils furent reçus avec le plus grand empressement, et ils se rendirent aussitôt à Allweg-Rohren.

Le plan d'attaque des Français pour le 9 septembre consistait à faire aborder au Burgenstock une subdivision qui marcherait de là sur Stansstad et Stans, pendant qu'une autre colonne agirait, par le Renggpas et le Lopperberg, contre le flanc gauche de la position de Stansstad. L'effort principal devait porter sur Sankt-Jakob-Allweg-Stans, appuyé par deux colonnes latérales dont les points de direction étaient Alpnach-Mueterschwand et Kerns-Grossächerli-Dallenwil-Stans.

Il était entendu que, dès qu'éclateraient les premiers coups de feu sur le passage de cette dernière colonne, trois coups de canon, dans la vallée, donneraient le signal de l'attaque générale. A cinq heures du matin, ce signal était donné.

Le général de brigade Mainoni, qui conduisait la colonne principale dans la vallée, dirigea le 3^e bataillon de la 5^e demi-brigade sur son extrême aile droite, pour lui faire longer le Stanserhorn par Aemlischwand et tourner la position de Sankt-Jakob.

La 44^e demi-brigade s'avança de front, son 2^e bataillon à cheval sur la route qui se dirige sur Sankt-Jakob, son premier à droite et son 3^e à gauche, par Siebeneich, marchant contre la paroi sud du Mueterschwand. Derrière le centre, les quatre canons d'abord ¹, puis, comme réserve générale, le 2^e bataillon

¹ D'après Muret, l'artillerie était placée dès le début entre le bataillon de réserve et les deux escadrons; si l'on en juge d'après le premier contact à Sankt-Jakob, cela dut être incontestablement le cas.

de la 106^e demi-brigade et les deux escadrons du 7^e hussards. Le 3^e bataillon de la 14^e demi-brigade, parti d'Alpnach, reçut comme direction de marche Mueterschwand.

Les premier et deuxième bataillons de la 44^e demi-brigade se heurtèrent, à la lisière est du Kernwald, aux quatre compagnies de Nidwaldiens qui l'occupaient, et qui ouvrirent sur les Français un feu violent. Ceux-ci y perdirent pas mal de monde et ne se hasardèrent partant pas à attaquer à la baïonnette ; ils menèrent momentanément un combat traînant.

Pendant ce temps, le 3^e bataillon de la 5^e demi-brigade, dirigé par Aemlischwand sur Ruttimatt, avait surpris là et refoulé un poste fort d'environ 40 hommes. Continuant à avancer, il arriva dans le flanc gauche des Nidwaldiens, sur le Mehlbach, et ouvrit aussitôt le feu sur eux. C'est ce moment que choisirent les deux bataillons de la 44^e demi-brigade placés au centre, pour attaquer à la baïonnette.

Les Nidwaldiens, qui n'étaient pas de force à résister à ce double assaut, se retirèrent sur Rohren. Tout ce qui tombait aux mains des Français était exécuté sommairement, et le feu fut mis à la chapelle avec les quelques hommes qu'elle contenait.

L'infanterie des Français ne suivit que lentement, parce que les deux bataillons qui marchaient à l'aile gauche n'avaient pas encore atteint Mueterschwand. Quant à l'artillerie et à la cavalerie, elles avaient de la peine à surmonter, près de Sankt-Jakob, les obstacles de la route, et elles restèrent de ce fait en arrière durant un certain temps.

A Mueterschwand, les Français avaient rencontré la compagnie de carabiniers Dönni et la demi-compagnie Fluhler ; mais le feu bien ajusté des Nidwaldiens leur infligea de telles pertes qu'ils ne purent pousser plus loin. Il fallut le combat malheureux de Sankt-Jakob, dans le bas, et la mise en péril du flanc gauche des Nidwaldiens, qui en résulta, pour que ces défenseurs se retirassent, partie vers le Drachenried, partie du côté des croupes supérieures du Mueterschwand ; là, ils prirent à nouveau position, couvrant le sentier qui descend directement sur Rotzloch. Quant aux Français, ils s'occupèrent davantage, au premier moment, de piller et de saccager plutôt que d'entreprendre une poursuite énergique.

En bas dans la vallée, un court combat par le feu avait encore eu lieu à Rohren, et une attaque à la baïonnette opérée par les deux bataillons de l'aile droite française avait contraint les Nidwaldiens à battre encore en retraite. Elle s'effectua le long du Stanserhorn, sans pertes notables, grâce à un emploi habile du terrain. Là aussi les Français mirent le feu à la chapelle et à presque toutes les maisons ¹.

Ils s'avancèrent sur le Drachenried avec quatre bataillons en première ligne, savoir : le 3^e bataillon de la 5^e demi-brigade à l'extrême droite, puis le premier et le deuxième bataillons de la 44^e demi-brigade, et, suivant les hauteurs de Mueterschwand, le 3^e bataillon. Derrière l'aile droite, le 2^e bataillon de la 106^e brigade suivait en second échelon, et plus en arrière encore, l'artillerie et la cavalerie, qui avaient franchi avec beaucoup de peine les obstacles du chemin près de Sankt-Jakob.

Le 3^e bataillon de la 14^e demi-brigade, nous l'avons dit déjà, restait encore occupé à saccager les maisons de Mueterschwand.

A mi-chemin entre Rohren et Allweg, le Stanserhorn détache dans la vallée, par Rubenen et Ruteli, jusqu'à Bieli, un épaulement au sommet duquel les Schwytzois et les Urnais, grossis encore de quelques Nidwaldiens, s'étaient embusqués. Ils ouvrirent par surprise le feu sur l'aile droite des Français en marche. Cette aile dut s'arrêter, tandis que le centre et l'aile gauche continuaient à avancer jusqu'au moment où ils furent pris à leur tour sous le feu des Nidwaldiens postés à Allweg, clef de la vallée. L'artillerie française entra en ligne et tira, mais sans effet visible, la plupart de ses coups passant trop haut. Les deux bataillons de l'aile droite se lancèrent trois fois à l'assaut de la position occupée par les Schwytzois, mais chaque fois ils furent repoussés par le feu de ceux-ci.

Les Français tenaient déjà pour impossible de forcer le passage ; le combat traînait. Mainoni décida d'attendre avant toute autre chose les rapports de la colonne qui marchait sur

¹ On peut d'une part attribuer l'incendie de tant de maisons à la rage des Français devant la résistance opiniâtre et inattendue des Nidwaldiens ; mais d'autre part, ces feux devaient aussi servir de signaux et annoncer aux flottilles du lac la marche en avant de l'assaillant.

le Grossächerli. Telle était la situation à environ 8 heures du matin.

Voyons maintenant ce qui s'était passé entre temps vers cette colonne de flanqueurs, qui comprenait les premier et deuxième bataillons de la 14^e demi-brigade sous le commandement du colonel Muller ¹.

On savait que les Nidwaldiens avaient occupé les hauteurs des cols. Le colonel Muller dirigea en conséquence un bataillon, le 2^e, contre l'arête d'Arvi, en passant par les Alpes de Klingen et d'Eggi pour prendre le col en flanc. L'autre bataillon marcha directement contre le col par Wisserlen.

Les Nidwaldiens avaient là environ 75 hommes, le 9 septembre. La plus grande partie de cet effectif se trouvait dans un chalet, où l'on disait une messe. A ce moment, une sentinelle placée sur l'Alpe de Blacken crut distinguer comme une haie qui se mouvait et montait lentement au flanc de la montagne, dans le petit jour ; cela lui parut suspect, et elle lâcha son coup de fusil. Il était alors 5 heures du matin ; la haie suspecte n'était autre que le 2^e bataillon de la 14^e demi-brigade. Alarmés par les coups de fusil répétés des sentinelles, les Nidwaldiens accoururent, ouvrirent le feu sur les Français qui montaient et roulèrent sur eux des pierres et des blocs de rochers. Tous les efforts de ceux-ci pour percer furent vains ; ils durent finalement s'abriter dans des angles morts, en laissant sur le terrain nombre des leurs, et attendre là qu'eût réussi l'attaque du 1^{er} bataillon contre le Grossächerli.

Ce bataillon était parti de Wisserlen avec quelque retard, et il n'arriva que peu avant 6 heures au pied de l'Alpe de Furmatt. Les Nidwaldiens l'accueillirent à coups de fusil. Malgré les pertes très sensibles qu'ils subirent là, les Français parvinrent cependant, grâce à leur supériorité numérique, à gagner les hauteurs du col de Grossächerli en obliquant sur la droite. Une autre cause contribua aussi à leur réussite : les défenseurs qui se trouvaient au-dessus de la Blanckenalp, ne se sentant plus en sécurité, cédèrent du terrain, ce qui permit aux Français de prendre pied, là aussi, sur les hauteurs.

¹ La 14^e demi-brigade portait aussi le nom de « demi-brigade noire. » Elle se recrutait principalement parmi les gens sans aveu, hardis et pillards, d'où son nom et la crainte générale qu'elle inspirait.

Bref, à 8 heures environ, le colonel Muller pouvait réunir ses deux bataillons à Durrboden et les réorganiser.

La marche et la nature de ces engagements ne pourraient être mieux illustrées que par la comparaison des pertes respectives. Tandis que les Nidwaldiens laissaient quatre morts sur le terrain et ramenaient cinq blessés, les Français doivent y avoir perdu environ 700 hommes, dont 25 officiers, soit à peu près leur 43%. Sur la Blanckenalp, en dessous de l'arête d'Arvi, 200 envahisseurs couvraient le champ de bataille.

Bien que ces chiffres de pertes ne soient pas absolument certains, ils n'en témoignent pas moins de la valeur et de l'habileté de la défense des Nidwaldiens. Mais ils montrent encore autre chose : le mal-fondé de la théorie qui prétend que la meilleure troupe du monde ne peut pas perdre plus d'un tiers de son effectif sans se démoraliser et être dispersée.

